

Notre pain quotidien

Madeleine Delbrel

Il y a des chrétiens qui sont des escaladeurs de paradis. Il y a ceux qui sont des « terriens ». Ils attendent que le paradis descende en eux et les creuse à sa taille.

La taille du paradis en nous, c'est l'accomplissement minutieux et magnanime de notre devoir quotidien ; ce devoir qui est le contraire de ce qu'on pourrait appeler l'esprit de mouvement, de recherche.

C'est lui qui livre à la Visitation de Dieu la petite parcelle d'humanité que nous sommes et qui nous établit dans une ordonnance d'amour.

Faire son devoir quotidien, c'est accepter de rester là où on est pour que le règne de Dieu vienne jusqu'à nous et s'étende sur cette terre que nous sommes ; c'est accepter comme une obédience large la matière dont nous sommes faits, la famille dont nous sommes membres, la profession où nous travaillons, le peuple qui est le nôtre, le continent qui nous entoure, le monde qui nous enserme, le temps où nous vivons.

Car le devoir d'état n'est pas cette obligation mesquine dont on parle quelquefois, c'est la dette de notre état d'êtres charnels d'enfants ou de pères, de fonctionnaires, de patrons, d'ouvriers, de commerçants ; de Français, d'Européens, de « citoyens du monde », de vivants de 1941.

C'est le paiement de cette dette, versée intégralement dans le sou à sou de chaque seconde, qui ferait de nous des justes.

Ce serait un grand voyage que de faire le tour du devoir ainsi envisagé. Nous nous contenterons d'en parcourir, dès yeux, quelques étapes.

Notre corps

Notre état, c'est d'avoir un corps. Le matin, dès que nous nous réveillons, notre corps est notre première rencontre. Cette première rencontre n'est pas toujours agréable et ce voisinage, tantôt cordial, tantôt orageux, se poursuivra tout le long du jour. Combien d'entre nous, dans des moments de surcharge ou de tentation, n'ont-ils pas eu grande envie de maudire leur corps et presque demandé d'en être affranchis ; et pourtant notre corps n'est pas un hasard, Dieu l'a voulu, Dieu l'a dosé, nous avons les nerfs, le sang et le tempérament profond qu'il a voulu. Notre corps, Dieu l'a connu d'avance pour y faire

habiter sa grâce. Il n'en ignore aucune faiblesse, aucune compromission, aucune déviation, mais il l'a choisi pour en faire le corps d'un saint.

Nous avons le corps de notre destinée, le corps de notre sainteté.

Notre corps est le lieu, au cours de la journée, d'incidents qui font souvent bagarre avec notre âme : vibration de nerfs, lourdeurs de tête, bonnes ou mauvaises dispositions, autant de menues circonstances qui n'en sont pas moins des circonstances et l'expression de la volonté de Dieu sur nous. Rien de tout cela n'est un négatif qui doive nous ligoter et nous embarrasser, tout cela est au contraire les conditions de la venue de Dieu à nous ; c'est un peu de son vouloir qui s'éclaire : ce bien-être, cette migraine, cette fatigue des jambes, c'est la matière de notre grâce du moment.

Il faudrait nous habituer à avoir notre corps comme en gérance, c'est la vie que Dieu nous confie, nous devons la perdre quant à la propriété, mais la retrouver parce qu'elle est à lui. Il faudrait que nous soyons en face de notre corps comme le paysan devant sa terre : savoir ce que vaut notre corps, l'estimer, comme on dit. Savoir ses richesses et ses manques, ce qui le fortifie et ce qui l'affaiblit, essayer de l'harmoniser à ces grandes lois naturelles que Dieu a inventées et que nous évoquons lorsque nous voulons figurer l'union des âmes rachetées avec le Christ.

Notre corps ne stoppe pas à des frontières qui nous soient aisément perceptibles. En ces temps où les études médicales et psychologiques éclairent souvent brutalement les hérédités ou les atavismes, bien des êtres peuvent être troublés, ils peuvent se sentir heurtés, secoués dans leurs désirs de rectitude spirituelle par ces houles intérieures, goûts, instincts, caractères, déséquilibres.

Pourtant, toute cette pâte humaine est, elle aussi, matière à grâces, matière pour notre grâce. C'est aussi avec elle que Dieu a décidé de faire de nous des saints. Rien en elle n'est inquiétant parce que tout y est prévu. C'est une joie d'offrir à Dieu pour un service de bonne volonté cette parcelle d'humanité charnelle venue, de rebondissement en rebondissement, du fond de générations pures ou coupables, d'en être dépositaire et d'avoir le pouvoir de la faire sanctifier.

Il est très dilatant de savoir que notre volonté, appliquée à la volonté de Dieu, suffit pour que toute cette pâte d'humanité soit en ordre : notre volonté, qui doit être tendue et douce, tendue vers Dieu et défaite de sa propre raideur, comme un fourreau de peau bien tannée, que l'on met sur une lame et qui devient dure comme elle.

Cette découverte de la volonté de Dieu dans notre corps fait que nous devons en considérer la moindre parcelle avec respect. Il y a une certaine révérence à avoir vis-à-vis de ce que Dieu a créé. Il ne faut pas tellement craindre de matérialiser ainsi notre vie ; cette révérence que nous donnerons à l'action de Dieu dans notre chair nous conduira à adorer profondément l'œuvre qu'il opère dans les esprits. La justice que nous pratiquerons vis-à-vis de notre corps nous rendra peut-être plus justes vis-à-vis de notre âme.

Notre peine quotidienne

Il n'y a pas de peine de hasard.

Notre pain quotidien nous est donné par la peine quotidienne de certains de nos frères. Notre pain quotidien, c'est notre grâce quotidienne, et il y a toujours dans notre grâce quotidienne une petite part qui vient d'une peine quotidienne de quelqu'un, de quelque part.

Il n'y a pas de peine de hasard, il n'y a que notre volonté qui est de hasard et qui ne veut pas toujours sa peine et qui la lésine et qui la marchande et qui la bâcle.

Il y a une peine bien faite comme il y a un ouvrage bien fait.

Nous avons, quand nous nous levons le matin, notre peine à faire comme nous avons notre travail à faire. Et les détails de ce travail sont voulus par la volonté de Dieu comme les détails de cette peine sont voulus aussi par la volonté de Dieu.

On peut faire très bien son travail et ne pas faire très bien sa peine. Nous pouvons facilement contrôler et vérifier les lacunes de notre travail. Nous ne saurons qu'après la mort les brèches irréparables causées dans l'édifice de la grâce par les lacunes de notre peine.

Quand nous faisons la volonté de Dieu, quand nous nous levons, quand nous préparons le repas, quand nous sortons, quand nous faisons une course, quand nous prenons notre train, nous nous enfonçons pour ainsi dire dans l'union au Seigneur en acceptant et en voulant sa volonté.

Quand nous peinons la peine quotidienne, quand nous nous levons avec de la fatigue plein nos jambes, quand nous usons dix fois ce qu'il faudrait de pas, de temps et de nerfs pour préparer le plus simple des repas, quand il faut le faire avec les yeux dans la fumée d'un mauvais charbon qui ne chauffe pas et les pieds sur du pavé glacé...

Quand nous quittons, la pièce chaude pour aller dans la rue patiner sur le verglas ; quand en trébuchant et en chassant la neige nous faisons le tour de la ville pour rapporter ou ne pas rapporter les objets les plus modestes...

Quand nous attendons un tram qui n'arrive pas sur un quai où l'on a froid, en plus de cette intégration à la volonté de Dieu, nous devenons, par notre peine, les donateurs de la grâce de Dieu.

Vous direz que tout cela, c'est de toutes petites peines. Mais on reconnaît un artiste aussi bien dans sa façon de jouer un morceau d'enfant que dans le plus difficile des concerts.

Ainsi, on reconnaîtrait vite un saint dans ces toutes petites peines. Il y mettrait une aisance, un naturel et aussi une grâce — dans les deux sens du mot —, une bonne grâce qui ferait de cette petite peine une grande œuvre d'amour.

Il faut aimer beaucoup pour avoir l'élégance de sa peine ; pour bien porter sa peine, comme on dit bien porter un vêtement qui ne vous gêne pas, qui est fait pour vous, dans lequel on est à l'aise.

Nous portons notre peine comme des parvenus. Nous la jouons comme un morceau trop difficile, en nous crispant, en regardant les notes, sans style.

Cette dévotion de la volonté de Dieu dans les petites peines nous garderait de deux fautes que nous serions souvent tentés de commettre contre l'esprit « terrien » dont nous parlions tout à l'heure.

La première de ces fautes serait de chercher au delà de notre horizon familier des moyens de rédemption pour notre monde en mal de rachat. Le solde quotidien de cette rédemption dont chacun de nous est débiteur, c'est dans sa ration de peine quotidienne qu'il la trouvera : il aura là le compte exact.

La deuxième faute serait de nous laisser piper par l'écorce de nos actes, de les estimer à leur étendue, à leur surface ; sans nous assurer d'abord que cette surface est entièrement doublée de racines du vouloir divin et sans les estimer à leur épaisseur de peine.

Nos actes vraiment actifs sont ceux-là ; et ceux-là aussi sont nos actes universels. Ils nous branchent sur le courant de sève chrétienne et nous rendent présents partout où un homme a encore besoin de salut.

Nos petites peines, elles, sont enfin le merveilleux moyen que nous avons d'activer, de féconder la grande peine du monde... Rien n'est triste en ce moment comme de voir souffrir des épreuves exceptionnelles, à l'aveugle, par le monde entier.

Et pourtant, ces épreuves lui sont proportionnées comme notre peine quotidienne est proportionnée à chacun de nous. Aussi est-ce une immense joie que de savoir qu'en « voulant » chacune de nos petites peines nous devenons comme les yeux du monde douloureux et tâtonnant.

Quelquefois, un seul vase de couleur met en relief, dans une pièce, toutes les notes de la même couleur qui restaient auparavant inaperçues. On se prend à penser que Dieu, en regardant le monde, à cause de tel ou tel petit bon vouloir qu'il voit briller, accepte la morne passivité de l'ensemble comme un sacrifice digne d'être agréé.

Une petite peine voulue donne une âme à des volumes inouïs de la grande souffrance universelle. C'est par elle que nous aidons le monde à faire valablement sa pénitence.

Nous, si friands de nouvelles, si rapides à les interpréter en optimisme ou en pessimisme, songeons-nous que le fait de bâcler un petit morceau de notre peine quotidienne, de renâcler devant ce lever du matin, devant cet aliment insipide, devant cet engourdissement du froid, est de plus grande importance pour l'histoire réelle du monde que tel désastre ou telle victoire commentée par la voix des ondes ?